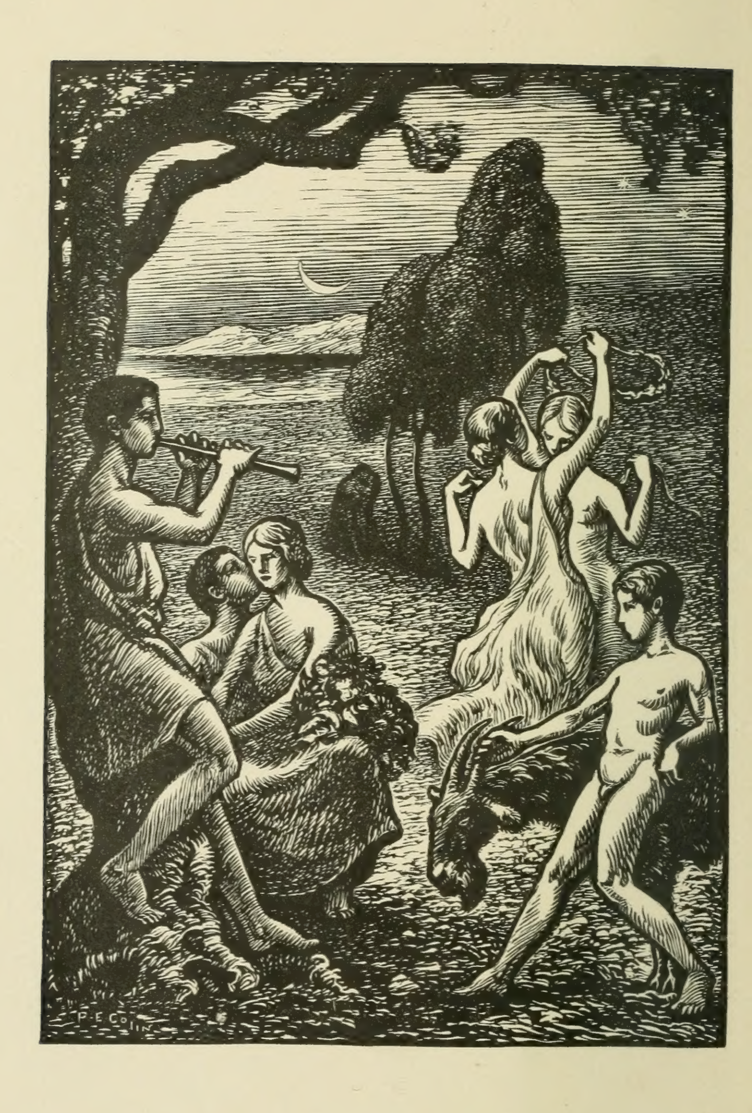


AUX FLANCS DU VASE

EXEMPLAIRE SUR PAPIER DE RIVES

N° 1396




P·E·COLIN

ALBERT SAMAIN

AUX FLANCS DU VASE

ÉDITION SUIVIE DE LETTRES INÉDITES DE L'AUTEUR
ET ORNÉE D'UN FRONTISPICE GRAVÉ SUR BOIS
PAR PAUL COLIN



PARIS
GEORGES CRÈS ET Cie
LES MAITRES DU LIVRE
116, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 116
MCMXIX

Ἵζευ ὑπ' αἰγείροισιν, ἐπεὶ κάμες, ἐνθάδ' ὁδῖτα
καὶ πίε θᾶσσον ἰὼν πίδακος ἁμετέρας.

ΝΙΚΙΑΣ.

LE REPAS PRÉPARÉ



LE REPAS PRÉPARÉ

Ma fille, laisse là ton aiguille et ta laine ;
Le maître va rentrer ; sur la table de chêne
Avec la nappe neuve aux plis étincelants
Mets la faïence claire et les verres brillants.
Dans la coupe arrondie à l'anse en col de cygne
Pose les fruits choisis sur des feuilles de vigne :
Les pêches que recouvre un velours vierge encor,
Et les lourds raisins bleus mêlés aux raisins d'or.

Que le pain bien coupé remplisse les corbeilles,
Et puis ferme la porte et chasse les abeilles...
Dehors le soleil brûle, et la muraille cuit.
Rapprochons les volets, faisons presque la nuit,
Afin qu'ainsi la salle, aux ténèbres plongée,
S'embaume toute aux fruits dont la table est chargée.
Maintenant, va puiser l'eau fraîche dans la cour ;
Et veille que surtout la cruche, à ton retour,
Garde longtemps, glacée et lentement fondue,
Une vapeur légère à ses flancs suspendue.



LE BOUCHER



LE BOUCHER

Ardagôn le boucher, à la rouge encolure,
Un grand couteau luisant passé dans sa ceinture,
Pousse hors de l'étable et conduit au hangar
Le bœuf sur qui la vache attache un long regard.
Les enfants du village, et Psyllé la première,
Déjà chassés vingt fois par la rude fermière,
Reviennent plus nombreux et plus hardis encor
Que les mouches qu'attire un pot plein de miel d'or.

Une corde passée à l'anneau de la dalle
Incline par degrés la tête bestiale,
Et la brute immobile offre son large front
Comme une enclume où va frapper le forgeron.
Tout est prêt. Dans la cour descend un grand silence...
Le lourd marteau levé lentement se balance,
Plane, hésite, et soudain, d'un coup terrible et sourd
Tombe... le crâne sonne... Un léger frisson court.
Le bœuf assommé croule : et dans sa gorge inerte
Le grand couteau plongé fait par l'entaille ouverte
Jaillir à flots pressés un sang noir et fumant.
Le sol autour s'empourpre. Ardagôn, par moment,
Enfonçant jusqu'au coude un bras qui sort tout rouge,
Ranime un peu de vie aux flancs du bœuf qui bouge ;
Et les enfants penchés sentent, en frémissant,
Leur petit cœur cruel réjoui par le sang.



AXILIS AU RUISSEAU



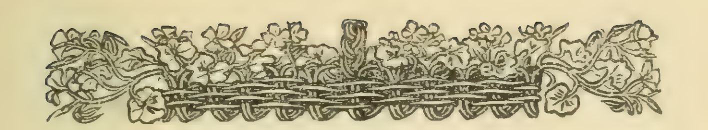
AXILIS AU RUISSEAU

Axilis, allongé sur l'herbe de la rive,
Suit d'un œil nonchalant le clair ruisseau d'eau vive
Qui court, léger d'aurore, au milieu des prés verts.
Le bois s'éveille à peine, et les champs sont déserts...
Axilis laisse errer sur sa flûte d'ébène
Des doigts vagues qu'un même accord toujours ramène ;
Car il semble exhalé, si limpide et si pur,
Par des lèvres d'argent sur un roseau d'azur !

Aux pentes des coteaux flottent des vapeurs blanches
Et le matin mouillé sourit nu dans les branches.
Le pâtre qu'une ivresse envahit lentement
Sent tressaillir sous lui la terre obscurément.
Il boit l'haleine en fleur de la saison nouvelle ;
Il boit le lait sacré de la bonne Cybèle.
Eaux courantes, bois verts, feuillage frémissant...
Le clair frisson du monde a passé dans son sang!
Dans l'herbe humide et drue il plonge son visage;
Il voudrait sur son cœur serrer le paysage.
La vie autour de lui circule ; il voit courir
Mille insectes fiévreux qu'un soir fera mourir.
L'oiseau vole ; le vent souffle ; la feuille tremble ;
Le ciel est de cristal... Et voici qu'il lui semble
Que son âme, pareille au reflet du bouleau,
A fui, légère et vaine, au murmure de l'eau...



LA BULLE



LA BULLE

Bathylle, dans la cour où glousse la volaille,
Sur l'écuelle penché, souffle dans une paille ;
L'eau savonneuse mousse et bouillonne à grand bruit,
Et déborde. L'enfant qui s'épuise sans fruit
Sent venir à sa bouche une âcreté saline.
Plus heureuse, une bulle à la fin se dessine,
Et, conduite avec art, s'allonge, se distend
Et s'arrondit enfin en un globe éclatant.

L'enfant souffle toujours ; elle s'accroît encore :
Elle a les cent couleurs du prisme et de l'aurore,
Et reflète aux parois de son mince cristal
Les arbres, la maison, la route et le cheval...
Prête à se détacher, merveilleuse, elle brille !
L'enfant retient son souffle, et voici qu'elle oscille,
Et monte doucement, vert pâle et rose clair,
Comme un frêle prodige étincelant dans l'air !
Elle monte... Et soudain, l'âme encore éblouie,
Bathylle cherche en vain sa gloire évanouie...



LE SOMMEIL DE CANOPE



LE SOMMEIL DE CANOPE

Accoudés sur la table et déjà noyés d'ombre,
Du haut de la terrasse à pic sur la mer sombre
Les amants, écoutant l'éternelle rumeur,
Se taisent recueillis devant le soir qui meurt.
Alcis songe, immobile et la tête penchée,
Canope avec lenteur de lui s'est rapprochée
Et, lasse, à son épaule a laissé doucement
Comme un fardeau trop lourd glisser son front charmant.

Tout s'emplit de silence... Au fond des cours lointaines
On entend plus distinct le sanglot des fontaines ;
Par endroits sur le port une lumière luit ;
Et l'étrange soupir qui monte vers la nuit,
Mystérieux aveu du cœur profond des choses,
Ce soir, se fait plus doux de passer sur les roses.
Alcis songe... Et la paix immense, la douceur
Nocturne, l'infinie et calme profondeur,
Le croissant et l'étoile, à sa base, qui tremble,
Et la mer murmurante, et cet enfant qui semble,
Avec son cou sur lui renversé sans effort,
Comme morte d'amour parmi ses cheveux d'or,
Tout l'exalte ! Une lente et solennelle ivresse
Semble élargir jusqu'aux étoiles sa tendresse !
Frémissant il se penche, et contemple un long temps
Le front uni voilé par les cheveux flottants,
Et la bouche de rose où luit l'émail des dents,
Et le beau sein qu'un rythme égal et lent soulève...
Des feuillages au loin bruissent... La nuit rêve...
Alcis, les yeux au ciel, avec un lent baiser
Sur la bouche a laissé son âme se poser ;

Et tout à coup son cœur semble en lui se briser !
Car il le sent, jamais, jamais plus dans sa vie,
Il ne retrouvera l'adorable accalmie,
La nuit et le silence, et cette mer amie,
Et ce baiser, dans l'ombre, à Canope endormie.





LE CORTÈGE D'AMPHITRITE



LE CORTÈGE D'AMPHITRITE

Le cortège léger glisse aux plaines liquides ;
Une rose lueur teinte le flot changeant ;
C'est la jeune Amphitrite, en sa conque d'argent,
Qui passe sur la mer avec ses Néréides.
L'archipel a surgi vers les lointains limpides...
Les Tritons font sonner leurs trompes en nageant ;
Et de leurs bras la nymphe, en vain se dégageant,
Sent ses beaux seins piqués par leurs barbes squalides.

Les vagues doucement ondulent... L'air est pur.
Amphitrite sourit, toute nue, à l'azur...
Son voile de safran palpite comme une aile.
Et la brise ramène en avant ses cheveux,
Pendant que ses dauphins, de leurs mufles hideux,
Font jaillir l'eau marine en gerbes devant elle.





MNASYLE



MNASYLE

Le troupeau maigre épars aux roches du rivage
Broute le noir genièvre et la menthe sauvage…
Au large la mer luit comme un métal ardent.
Soudain le bouc lascif se dresse, et, titubant,
Sur la chèvre efflanquée à l'échine rugueuse
Satisfait au soleil sa luxure fougueuse.
Et Mnasyle, l'éphèbe en fleur de Scyoné,
Aussi beau qu'une vierge, et d'iris couronné,

De ses longs yeux d'or noir le regarde étonné ;
Et, pris de langueur vague en l'exil de la grève,
Laisse flotter sa main sur sa chair nue, et rêve...



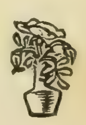
LE MARCHÉ



LE MARCHÉ

Sur la petite place, au lever de l'aurore,
Le marché rit joyeux, bruyant, multicolore,
Pêle-mêle étalant sur ses tréteaux boiteux
Ses fromages, ses fruits, son miel, ses paniers d'œufs.
Et, sur la dalle où coule une eau toujours nouvelle,
Ses poissons d'argent clair, qu'une âpre odeur révèle.
Mylène, sa petite Alidé par la main,
Dans la foule se fraie avec peine un chemin,

S'attarde à chaque étal, va, vient, revient, s'arrête,
Aux appels trop pressants parfois tourne la tête,
Soupèse quelque fruit, marchande les primeurs,
Ou s'éloigne au milieu d'insolentes clameurs.
L'enfant la suit, heureuse ; elle adore la foule,
Les cris, les grognements, le vent frais, l'eau qui coule
L'auberge au seuil bruyant, les petits ânes gris,
Et le pavé jonché partout de verts débris.
Mylène a fait son choix de fruits et de légumes ;
Elle ajoute un canard vivant aux belles plumes !
Alidé bat des mains, quand, pour la contenter,
La mère donne enfin son panier à porter.
La charge fait plier son bras, mais, déjà fière,
L'enfant part sans rien dire et se cambre en arrière,
Pendant que le canard, discordant prisonnier,
Crie et passe un bec jaune aux treilles du panier.



AMPHISE ET MELITTA



AMPHISE ET MELITTA

Assis au bord du lac, où baignent leurs pieds nus,
Amphise et Melitta, depuis qu'ils sont venus,
Immobiles, les doigts unis, les lèvres closes,
S'enivrent du beau soir d'or limpide et de roses,
Et remplissent leur âme à la splendeur qui sort
Des grands monts violets reflétés dans l'eau d'or !
Le calme est infini… D'une insensible haleine
La brise à leurs pieds roule une eau ridée à peine,

Et les cygnes, au long des jardins d'orangers,
Voguent lourds de paresse, et de parfums chargés.
Jamais comme ce soir, et sans rien qui l'altère,
Amphise n'a goûté la douceur de la terre.
— O Melitta!... dit-il, et, laissant à dessein
Son front pâle attardé sur la tiédeur du sein,
Il écoute — si doux au fond du soir qui sombre —
Le bruit divin du cœur qui bat pour lui dans l'ombre.
— Prends mon âme à ma bouche, ami! dit Melitta.
— Prends mes yeux! dit Amphise; et depuis qu'ils sont là
La nuit bleue a noyé le lac et les campagnes;
Et la lune se lève au-dessus des montagnes...





LA GRENOUILLE



LA GRENOUILLE

En ramassant un fruit dans l'herbe qu'elle fouille,
Chloris vient d'entrevoir la petite grenouille
Qui, peureuse, et craignant justement pour son sort,
Dans l'ombre se détend soudain comme un ressort,
Et, rapide, écartant et rapprochant les pattes,
Saute dans les fraisiers, et, parmi les tomates,
Se hâte vers la mare, où, flairant le danger,
Ses sœurs, l'une après l'autre, à la hâte ont plongé.

Dix fois déjà Chloris, à la chasse animée,
L'a prise sous sa main brusquement refermée;
Mais plus adroite qu'elle, et plus prompte, dix fois
La petite grenouille a glissé dans ses doigts,
Chloris la tient enfin; Chloris chante victoire!
Chloris aux yeux d'azur de sa mère est la gloire.
Sa beauté rit au ciel; sous son large chapeau
Ses cheveux blonds coulant comme un double ruisseau
Couvrent d'un voile d'or les roses de sa joue;
Et le plus clair sourire à ses lèvres se joue.
Curieuse, elle observe et n'est point sans émoi
A l'étrange contact du corps vivant et froid.
La petite grenouille en tremblant la regarde,
Et Chloris dont la main lentement se hasarde
A pitié de sentir, affolé par la peur
Si fort entre ses doigts battre le petit cœur.





XANTHIS



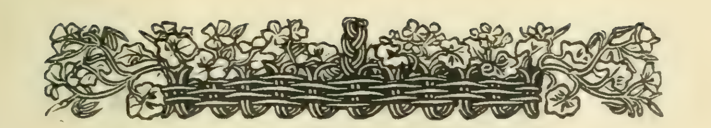
XANTHIS

Au vent frais du matin frissonne l'herbe fine;
Une vapeur légère aux flancs de la colline
Flotte; et dans les taillis d'arbre en arbre croisés
Brillent, encore intacts, de longs fils irisés.
Près d'une onde ridée aux brises matinales
Xanthis, ayant quitté sa robe et ses sandales,
D'un bras s'appuie au tronc flexible d'un bouleau,
Et, penchée à demi, se regarde dans l'eau.

Le flot de ses cheveux d'un seul côté s'épanche,
Et, blanche, elle sourit à son image blanche...
Elle admire sa taille étroite, ses beaux bras,
Et sa hanche polie, et ses seins délicats,
Et d'une main, que guide une exquise décence,
Fait un voile pudique à sa jeune innocence.
Mais un grand cri soudain retentit dans les bois,
Et Xanthis tremble ainsi que la biche aux abois,
Car elle a vu surgir, dans l'onde trop fidèle,
Les cornes du méchant satyre amoureux d'elle.



LE PETIT PALÉMON

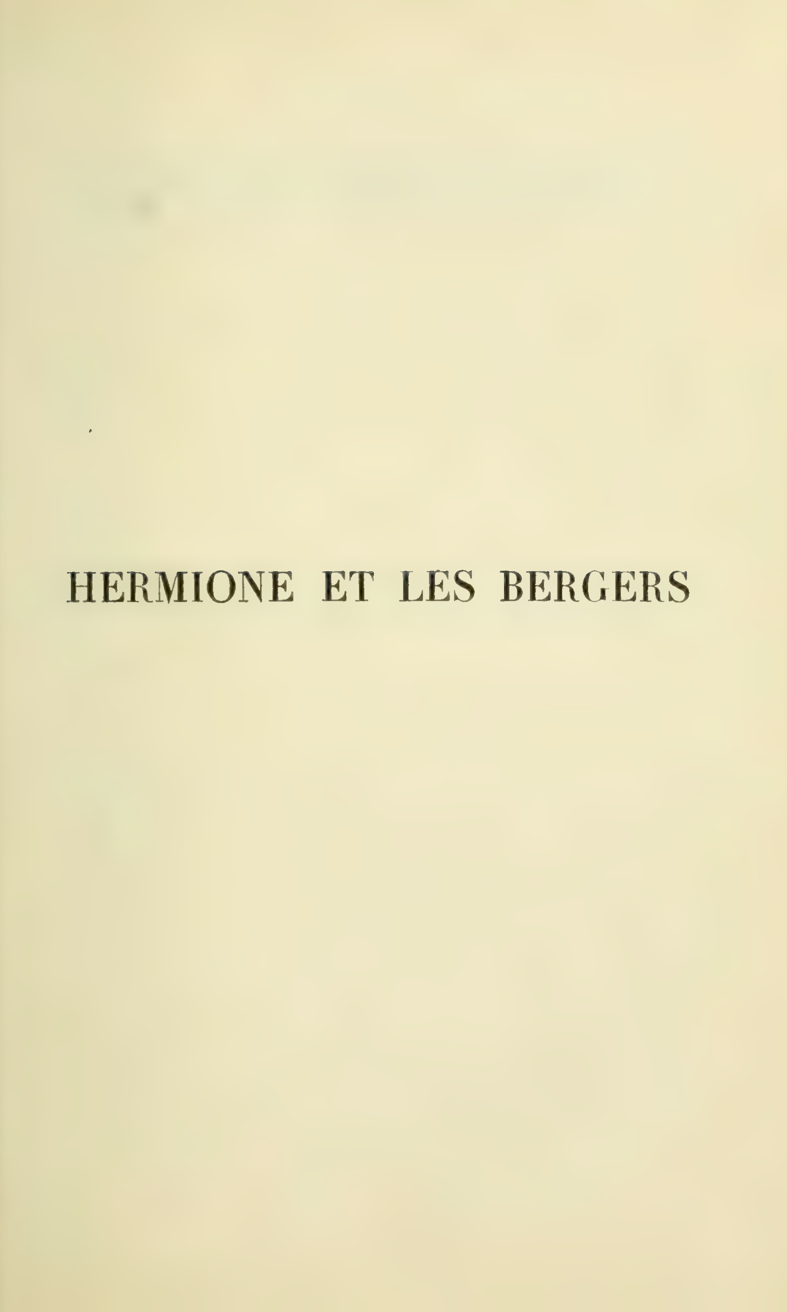


LE PETIT PALÉMON

Le petit Palémon, grand de huit ans à peine,
Maintient en vain le bouc qui résiste et l'entraîne,
Et le force à courir à travers le jardin,
Et brusquement recule et s'élance soudain.
Ils luttent corps à corps ; le bouc fougueux s'efforce ;
Mais l'enfant, qui s'arc-boute et renverse le torse,
Etreint le cou rebelle entre ses petits bras,
Se gare de la corne oblique et, pas à pas,

Rouge, serrant les dents, volontaire, indomptable,
Ramène triomphant le bouc noir à l'étable.
Et Lysidé, sa mère aux belles tresses d'or,
Assise au seuil avec un bel enfant qui dort,
Se réjouit à voir sa force et son adresse,
L'appelle et, souriante, essuie avec tendresse
Son front tout en sueur où collent ses cheveux ;
Et l'orgueil maternel illumine ses yeux.





HERMIONE ET LES BERGERS



HERMIONE ET LES BERGERS

Palès fait gazouiller la flûte sous ses doigts,
Mélène sous sa lèvre anime le hautbois,
Et chacun à son tour que la lutte stimule.
Module un chant qui monte au fond du crépuscule ;
Hermione aux longs yeux de longs cils ombragés.
Un doigt contre sa joue, écoute les bergers.
Hermione est au seuil de la quinzième année ;
Son âme douce est comme une fleur inclinée.

5.

La Pitié l'a baisée au cœur dans son berceau,
Et toujours dans ses bras elle porte un agneau.
La nuit tombe... A cette heure, abandonnant la lutte,
Le hautbois lentement se marie à la flûte.
Dans le soir qui s'étoile un chant s'élève alors
Si poignant et si tendre en ses simples accords,
Qu'il semble soupirer la tristesse éternelle
De tout ce que la terre a de plus doux en elle !
Et la vierge aux longs cils sous l'extase étouffant
Sent comme un poids trop lourd briser son cœur d'enfant.
Un mystère autour d'elle a transformé les choses,
Doux comme un flot de lune en été sur des roses.
Immobile, le sein gonflé d'un long soupir,
Jusqu'au fond de son être elle se sent mourir,
Et laisse sur sa joue, et sans qu'elle s'en doute,
Son âme en larmes d'or descendre goutte à goutte.




RHODANTE



RHODANTE

Dans l'après-midi chaude où dorment les oiseaux
Au fond de l'antre empli d'un clair murmure d'eaux,
Rhodante, nue, a fui les champs où luit la flamme ;
Et sa ceinture gît sur ses voiles de femme.
Rhodante est fine et chaude avec des flancs légers ;
Le fruit brun de son corps fait languir les bergers.
Dans son sang orageux comme un soir de vendanges
Elle roule une flamme et des fièvres étranges.

Et ses petits seins d'ambre ont des bouts violets...
Oh! ses lourds cheveux noirs et ses rouges œillets!
Un rayon d'or tombé dans l'ombreuse retraite
A glissé dans sa chair une langueur secrète.
Elle sourit, le cœur mourant dans un soupir;
Tout son corps amoureux s'allonge de désir.
Ses bras tordus en vain, las d'étreindre le vide,
Retombent; des sanglots pressent son sein rapide.
Par l'attente d'un dieu ses traits semblent frappés;
Elle arrache de l'herbe avec ses doigts crispés
Et soudain se soulève à demi, pâle et sombre...
Et les yeux d'or du faune ont pétillé dans l'ombre.





LE LABOUREUR



LE LABOUREUR

MARS préside aux travaux de la jeune saison ;
A peine l'aube errante au bord de l'horizon
Teinte de pâle argent la mare solitaire,
Le laboureur, fidèle ouvrier de la terre,
Penché sur la charrue, ouvre d'un soc profond
Le sein toujours blessé, le sein toujours fécond.
Sous l'inflexible joug qu'un cuir noue à leurs cornes
Les bœufs à l'œil sanglant vont, stupides et mornes.

6

Balançant leurs fronts lourds sur un rythme pareil.
Le soc coupe la glèbe, et reluit au soleil,
Et dans le sol antique ouvert jusqu'aux entrailles
Creuse le lit profond des futures semailles...
Le champ finit ici près du fossé bourbeux;
Le laboureur s'arrête, et, dételant ses bœufs,
Un instant immobile et reprenant haleine,
Respire le vent fort qui souffle sur la plaine ;
Puis, sans hâte, touchant ses bœufs de l'aiguillon,
Il repart, jusqu'au soir, pour un autre sillon.



LES VIERGES AU CRÉPUSCULE

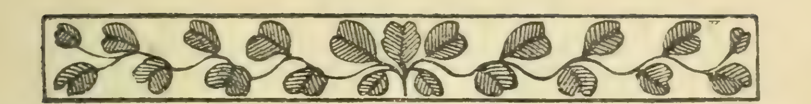


LES VIERGES AU CRÉPUSCULE

Naïs, je ne vois plus la couleur de tes bagues…
— Lydé, je ne vois plus les cygnes sur les vagues…
— Naïs, n'entends-tu pas la flûte des bergers ?
— Lydé, ne sens-tu pas l'odeur des orangers ?
— D'où vient qu'en moi, Naïs, monte un frisson amer
A regarder mourir le soleil sur la mer ?
— D'où vient ainsi, Lydé, qu'en frémissant j'écoute
Le bruit lointain des chars qui rentrent sur la route ?

Et Naïs et Lydé, les vierges de quinze ans.
Seules sur la terrasse aux parfums épuisants,
Sentent leur cœur trop lourd fondre en larmes obscures,
Et sous leurs fronts penchés mêlant leurs chevelures,
D'une étreinte où la bouche à la bouche s'unit,
Sanglotent doucement dans le soir infini...

MYRTIL ET PALÉMONE



MYRTIL ET PALÉMONE

Myrtil et Palémone, enfants chers aux bergers,
Se poursuivent dans l'herbe épaisse des vergers,
Et font fuir devant eux, en de bruyantes joies,
La file solennelle et stupide des oies.
Or Myrtil a vaincu Palémone en ses jeux ;
Comme il l'étreint, rieuse, entre ses bras fougueux,
Il frémit de sentir, sous les toiles légères,
Palpiter tout à coup des formes étrangères ;

Et la double rondeur naissante des seins nus
Jaillit comme un beau fruit sous ses doigts ingénus.
Le jeu cesse... Un mystère en son cœur vient d'éclore.
Et, grave, il les caresse et les caresse encore.



LES CONSTELLATIONS



LES CONSTELLATIONS

Clydie, au crépuscule assise dans les fleurs,
Regarde, à l'orient, de ses beaux yeux rêveurs
Les constellations, claires géométries,
Au velours bleu du soir fixer leurs pierreries.
Mélanthe les indique et, le doigt vers les cieux,
Les nomme par leurs noms doux et mystérieux :
Pégase, le Dragon, Cassiopée insigne,
Andromède et la Lyre, et la Vierge et le Cygne.

Et le grand Chariot qui brille éblouissant,
Et, seul, n'a point de part aux bains de l'Océan.
La majesté des dieux avec l'ombre descend,
Donnant une âme auguste aux choses familières.
Sur le bord opposé du golfe, des lumières
Brillent ; par instant glisse et s'éloigne un bateau,
Le bruit des rames va s'affaiblissant sur l'eau...
Et les amants, dont l'âme au firmament s'abîme,
Enivrés de la nuit transparente et sublime,
Parfois ferment les yeux et soudain, ô douceur,
Retrouvent tout le ciel étoilé dans leur cœur.





NYZA CHANTE

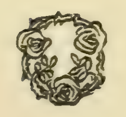


NYZA CHANTE

La famille nombreuse, et par les dieux comblée,
Tout autour de la table est encor rassemblée ;
Elyone au long col ; Lydie aux seins naissants ;
Nyza dont la voix triste a de si purs accents ;
Myrte agile et robuste ; Ixène douce et blanche.
La mère aux lourds bandeaux sur les petits se penche ;
Myrte rit aux éclats ; Ixène jette un cri ;
Et le père accoudé sur la table sourit…

Le jour fut accablant ; par la fenêtre ouverte
Un peu de brise vient de la route déserte ;
La campagne s'endort dans l'or des soirs d'été.
Et le mystère monte avec l'obscurité...
L'âme pensive au lent adieu de la lumière :
Chante, dit à Nysa la voix grave du père ;
Et, regardant là-bas briller les derniers feux,
Il baise avec lenteur l'enfant sur ses cheveux.
Entre ses sœurs, Nyza de son père est chérie ;
Sa voix semble toujours pleurer une patrie.
Elle a treize ans ; un soir d'amour, la Volupté
De nuit et de lumière a pétri sa beauté.
Son petit front de marbre a l'horreur des servages,
Et, douce, elle sourit avec des yeux sauvages.
Elle chante ; ce sont des rondes d'anciens jours,
Des airs simples appris, le soir, dans les faubourgs.
Sa bouche exquise semble un calice qui s'ouvre ;
Et sa voix, que toujours un peu de brume couvre,
Monte et s'exhale ainsi qu'un triste et pur soupir
Au fond du grand silence où le jour va mourir !
Elyone et Lydie, aux limpides pensées,

Se tiennent doucement par la taille enlacées ;
Le petit Myrte dort, la tête sur son bras ;
Et le père, sachant qu'on ne le verra pas,
Faisant tourner un verre avec sa main distraite,
Laisse errer dans ses yeux une larme secrète...
Sur le seuil, la servante, oubliant ses travaux,
N'a point encore à table apporté les flambeaux.
Tout est noir ; le grand ciel brille de feux sans nombre.
Par instants, sur la route, un pas sonne, dans l'ombre...







LA TOURTERELLE D'AMYMONE



LA TOURTERELLE D'AMYMONE

AMYMONE en ses bras a pris sa tourterelle,
Et la serrant toujours plus doucement contre elle,
Se plaît à voir l'oiseau, docile à son désir,
Entre ses jeunes seins roucouler de plaisir.
Même elle veut encor que son bec moins farouche
Cueille les grains posés sur le bord de sa bouche,
Puis, inclinant la joue au plumage neigeux,
Et toujours plus câline et plus tendre en ses jeux,

Elle caresse au long des plumes son visage,
Et sourit, en frôlant son épaule au passage,
De sentir, rougissant chaque fois d'y penser,
Son épaule plus douce encore à caresser.



DAMŒTAS ET METHYMNE



DAMŒTAS ET METHYMNE

Damœtas le poète, et Methymne le sage,
Dans l'agreste douceur d'un calme paysage
Où brille une eau courante, où paissent des troupeaux.
Assis près de la ruche, alternent leurs propos.
Methymne gravement dit l'essence des choses,
L'air, l'eau, le feu, la terre et les métamorphoses;
Quelle grande âme unique en ses modes divers
Transforme incessamment l'éternel univers,

Et se révèle égale, en sa raison profonde,
Dans le vol d'un insecte ou l'orbite d'un monde.
Damœtas à son tour : quelle Nécessité
Mène à travers l'amour la vie à la beauté ;
Quelle identique loi, passant l'art des orfèvres,
A découpé le lys et ciselé les lèvres ;
Et quels souffles du ciel agitent en tout temps
Les bois, la vaste mer aux flots retentissants,
Et, venus jusqu'à nous des étoiles lointaines,
Propagent d'onde en onde, au bleu des nuits sereines,
Le son mélodieux de l'éther musical
Où tournent doucement les sphères de cristal...
Ainsi vont s'enlaçant leurs nobles rêveries ;
Des vaches, çà et là, beuglent dans les prairies.



PANNYRE AUX TALONS D'OR



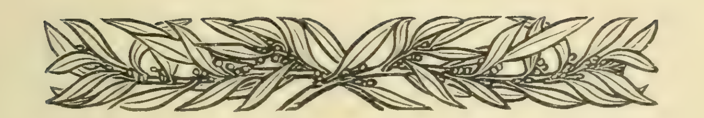
PANNYRE AUX TALONS D'OR

Dans la salle en rumeur un silence a passé...
Pannyre aux talons d'or s'avance pour danser.
Un voile aux mille plis la cache tout entière.
D'un long trille d'argent la flûte la première
L'invite ; elle s'élance, entre-croise ses pas,
Et, du lent mouvement imprimé par ses bras,
Donne un rythme bizarre à l'étoffe nombreuse,
Qui s'élargit, ondule, et se gonfle et se creuse,

Et se déploie enfin en large tourbillon...
Et Pannyre devient fleur, flamme, papillon!
Tous se taisent; les yeux la suivent en extase.
Peu à peu la fureur de la danse l'embrase.
Elle tourne toujours; vite! plus vite encor!
La flamme éperdument vacille aux flambeaux d'or!...
Puis, brusque, elle s'arrête au milieu de la salle;
Et le voile qui tourne autour d'elle en spirale,
Suspendu dans sa course, apaise ses longs plis,
Et, se collant aux seins aigus, aux flancs polis,
Comme au travers d'une eau soyeuse et continue,
Dans un divin éclair, montre Pannyre nue.



LA MAISON DU MATIN



LA MAISON DU MATIN

La maison du matin rit au bord de la mer
La maison blanche au toit de tuiles rose clair.
Derrière un pâle écran de frêle mousseline
Le soleil luit voilé comme une perle fine ;
Et, du haut des rochers redoutés du marin,
Tout l'espace frissonne au vent frais du matin.
Lyda, debout au seuil que la vigne décore,
Un enfant sur ses bras, sourit, grave, à l'aurore,

Et laisse, en regardant au large, le vent fou
Dénouer ses cheveux mal fixés sur son cou.
Par l'escalier du ciel l'enfantine journée
Descend, légère et blanche, et de fleurs couronnée,
Et, pour mieux l'accueillir, la mer au sein changeant
Scintille à l'horizon, toute vive d'argent...
Mais déjà les enfants s'échappent ; vers la plage
Ils courent, mi-vêtus, chercher le coquillage.
En vain Lyda les gronde : enivrés du ciel clair,
Leur rire de cristal s'éparpille dans l'air...
La maison du matin rit au bord de la mer.



LE BONHEUR

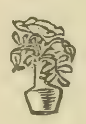


LE BONHEUR

Pour apaiser l'enfant qui, ce soir, n'est pas sage,
Eglé, cédant enfin, dégrafe son corsage,
D'où sort, globe de neige, un sein gonflé de lait.
L'enfant, calmé soudain, a vu ce qu'il voulait,
Et de ses petits doigts pétrissant la chair blanche
Colle une bouche avide au beau sein qui se penche.
Eglé sourit, heureuse et chaste en ses pensers,
Et si pure de cœur sous ses longs cils baissés.



Le feu brille dans l'âtre ; et la flamme, au passage,
D'un joyeux reflet rose éclaire son visage,
Cependant qu'au dehors le vent mène un grand bruit...
L'enfant s'est détaché, mûr enfin pour la nuit,
Et, les yeux clos, s'endort d'un bon sommeil sans fièvres,
Une goutte de lait tremblante encore aux lèvres.
La mère, suspendue au souffle égal et doux,
Le contemple, étendu, tout nu, sur ses genoux,
Et, gagnée à son tour au grand calme qui tombe,
Incline son beau col flexible de colombe ;
Et, là-bas, sous la lampe au rayon studieux,
Le père au large front, qui vit parmi les dieux,
Laissant le livre antique, un instant considère,
Double miroir d'amour, l'enfant avec la mère,
Et dans la chambre sainte, où bat un triple cœur,
Adore la présence auguste du bonheur.



LA SAGESSE



LA SAGESSE

Polybe, le vieillard aux secrets merveilleux,
Que cent ans de sagesse ont fait semblable aux dieux,
Assis près de Clydès le pâtre sur la mousse,
Écoute, en lui parlant, descendre la nuit douce,
Et regarde, pensif, dans le golfe désert
Les constellations se lever sur la mer...
Clydès est pur et doux ; sa chevelure brune
Couvre un beau front plus blanc qu'un marbre au clair de lune;

Il fuit les jeux bruyants et les propos légers,
Et le vieillard, qui l'aime entre tous les bergers,
Pour lui laisse à longs flots de sa barbe ondoyante
La science couler comme une huile abondante.
Il dit les fruits, les fleurs, les baumes, les poisons,
Les vents du ciel et l'ordre alterné des saisons.
Partout il montre l'âme éparse en la matière,
La vie épanouie en jardins de lumière,
Et célèbre d'un geste élargi peu à peu
L'eau sombre et douce unie à la splendeur du feu !
Clydès l'écoute, avide ; une ardeur le dévore ;
Il n'est pas satisfait ; il veut savoir encore,
Comprendre tout, saisir l'ordre unique et fatal,
Monter à l'infini l'escalier de cristal,
Et, par delà le temps, l'étendue et le nombre,
Contempler un instant, fulgurante dans l'ombre,
Sous son voile criblé de millions d'astres d'or,
La Face dont les yeux vivants donnent la mort !
Il frémit ; la pensée en lui comme une ivresse
Monte ; ses yeux profonds brillent ; sa voix se presse...
Mais le vieillard l'arrête, et lui prenant le bras,

Met un doigt sur sa bouche et ne lui répond pas.
Clydès frissonne... Il a compris son insolence,
Et, pâle, il croit entendre au sein du calme immense,
Chaque mot proféré par son orgueil mortel,
Tomber sans fin au fond du silence éternel.







APPENDICE

Les quatre pièces qui suivent, sont extraites du recueil posthume d'Albert Samain : *Le Chariot d'Or* (Paris, Société du Mercure de France, MCMI, in-18 ; partie intitulée : *Les Roses de la Coupe*, pp. 55-57 ; 71-72, et 77-78). Elles étaient destinées, primitivement, à figurer parmi les poèmes de *Aux Flancs du Vase*, mais l'auteur, soit qu'il ne leur reconnut pas le degré de perfection qu'il exigeait de ses vers, soit pour un tout autre motif que nous ignorons, les écarta lors de la publication de cet ouvrage.

Ad. B.

CLYDIE



CLYDIE

Sur le vieux banc qu'ombrage un vert rideau de vigne,
Clydie au bandeau pur, Clydie au col de cygne
Dévide, pour broder des oiseaux et des fleurs,
Un écheveau de soie aux brillantes couleurs.
Devant elle Palès tient, comme elle l'ordonne,
Sur ses petites mains l'écheveau monotone,
Et laissant par moments échapper un soupir
Remonte un peu le bras que l'ennui fait fléchir.

Le fil court. Par instants la blanche fiancée
Suspend sa main qui tourne et, soudain oppressée
Des premières langueurs de sa jeune saison,
Rêve au temps qui viendra de quitter la maison...
Alors comme un oiseau qui voit la cage ouverte
Palès se tourne et mord dans une pomme verte.



NÉÈRE



NÉÈRE

Le vent frais de l'aurore agite les lilas.
Néère, nue et blanche, et riant aux éclats,
Du bout d'un pied de neige au bord de la rivière,
Agace le cristal de l'onde familière,
Cependant que, non loin, guettant l'âge nouveau,
Le Satyre suspend son haleine au pipeau;

Et l'enfant que sa grâce innocente décore,
Ignorante des mois, dans sa chair pure encore,
Prend le gâteau de miel du Satyre rusé,
Qui prolonge en échange un étrange baiser.



L'AGRÉABLE LEÇON



L'AGRÉABLE LEÇON

Dans la brise ailée et sonore
S'éveillent les dieux bocagers ;
Et le chalumeau des bergers
Brode de ses accords légers
Le voile rose de l'aurore.

Tyrcis aux pieds d'Églé dit son âme amoureuse.
L'air est bleu ; la rosée étincelle aux buissons ;
Le ruisseau d'argent clair brille dans les cressons,
Et le chien noir a l'œil sur la brebis peureuse.

Sur ses pipeaux Tyrcis à la Journée Heureuse
Prélude ; mais soudain, jalousant ses chansons,
Églé veut à son tour, par d'aimables leçons,
D'une haleine qui chante emplir la flûte creuse.

Inhabile, elle souffle, et, penché sur son cou,
Tyrcis lève, descend ses doigts sur chaque trou,
Et les maintient crispés sur des accords moroses.

Églé s'irrite ; alors, Tyrcis pour l'apaiser,
Sur sa bouche vermeille appuie un long baiser ;
Et la flûte à leurs pieds roule parmi les roses...

Dans la lumière qui recule,
S'endorment les dieux bocagers ;
Et le chalumeau des bergers
Suspend ses accords prolongés
Aux voiles bleus du crépuscule.



SOIR PAÏEN



SOIR PAÏEN

C'EST un beau soir couleur de rose et d'ambre clair.
Le temple d'Adonis, en haut du promontoire,
Découpe sur fond d'or sa colonnade noire ;
Et la première étoile a brillé sur la mer...

Pendant qu'un roseau pur module un long accord,
Là-bas, Pan accoudé sur les monts se soulève
Pour voir danser, pieds nus, les nymphes sur la grève ;
Et des vaisseaux d'Asie embaument le vieux port...

Des femmes, épuisant tout bas l'heure incertaine,
Causent, l'une appuyée au bord de la fontaine,
Et les bœufs accouplés délaissent le sillon.

La Nuit vient, parfumée aux roses de Syrie...
Et Diane au croissant clair, ce soir en rêverie,
Au fond des grands bois noirs, qu'argente un long rayon

Baise ineffablement les yeux d'Endymion.



LETTRES D'ALBERT SAMAIN

Les trois lettres qui suivent sont inédites. Leur texte nous a été obligeamment communiqué par leur destinataire, ou leur possesseur actuel, et la famille du poète nous a autorisés à les reproduire. Nous en donnons intégralement les parties essentielles, écartant à dessein quelques phrases d'un caractère purement intime.

Note des Éditeurs.



LETTRES D'ALBERT SAMAIN

I

Magny, le 12 septembre 1897.

Mon cher M***

C'EST en revenant des Pyrénées où je suis allé faire un petit voyage avec B*** que j'ai trouvé ta lettre ; et c'est de chez B***, où je suis reparti aussitôt, que, comme tu le verras par le timbre, je te réponds. Tes reproches sont justes, et il y a bien longtemps que je me les suis adressés ; mais, comme toi, je subis l'influence de la paresse qui arrête chaque fois les mouvements de la volonté, d'ailleurs avec des sophismes où l'imagination se

complait. Tu ne le croirais pas, n'est-ce pas, si l'on te disait que j'ai pu passer tout un an sans penser à toi, sans que mon cœur t'aille trouver là où tu es.

Tu me demandes que je te parle de moi. Sais-tu qu'à certains moments j'éprouve aussi ce désir de repos ; tu me connais, j'ai le cœur optimiste, je ne sais si cela est bien clair, mais tu me comprendras ; mais en même temps j'ai en quelque sorte l'imagination pessimiste ; pour toutes mes démarches dans la vie je manque de foi en moi-même, et cela peu à peu produit un malaise sourd qui, à certaines heures, me recouvre toute l'âme d'une grande nappe de tristesse. Je sens en moi une incapacité de prendre et de pétrir la vie à la façon des autres hommes. Mon art, dont tu parles, ne m'apporte que des consolations, plutôt des excitations toutes passagères ; je ne connais pas cette sérénité robuste du bon travailleur qui se met joyeusement à la tâche, et se réjouit d'avance d'une longue suite de travaux. Avec les dons que j'ai en moi, je devrais, semble-t-il, m'être fait déjà une situation dans la littérature — mais la littérature, la page à écrire m'éloigne ; c'est un calice

que j'écarte toujours, que je ne bois qu'à la dernière extrémité. J'entends autour de moi des jeunes gens qui parlent avec un bel entrain d'articles à écrire, de romans à faire, qui se réjouissent d'avance à la pensée de rédiger leurs idées ; chez moi jamais rien de tel ne se produit, et ne s'est produit. C'est à me demander quelquefois si je ne me suis pas trompé d'art. Car il n'est pas supposable qu'un exercice naturel des facultés cause toujours, à tout moment, et dans toutes les conditions, le même éloignement. La paresse, explication toute trouvée, ne me satisfait pas, moi ; car je ne suis point paresseux pour d'autres choses, et les besognes, en tant que besognes, des plus élevées jusqu'aux plus humbles, ne m'effraient pas. Mes vers, diras-tu... Voici ce qui se passe pour mes vers, et je le disais encore il y a quelques jours à B***. Je les fais, quand j'en fais — et que l'heure est bonne, — et que je sens vraiment passer dans mon être un courant mystérieux qui multiplie les énergies de l'esprit, et amène mon imagination à une sorte d'éclat incandescent, je fais donc mes vers, surtout la nuit, dans une ivresse heureuse, et j'ai un moment de chaude

et rayonnante exaltation. Dans les cinq minutes qui suivent, je suis si plein et si sûr (retiens ce mot) de moi-même que j'arrêterais mon concierge dans l'escalier pour les lui réciter. Le lendemain, ou seulement deux heures après, si je suis dans la journée, ou si je baigne dans la vie quotidienne des autres — cette effervescence est tombée ; et même tellement tombée qu'alors, défiant et ombrageux de moi-même, je ne desserrerais pas les lèvres, sur ce que je viens de faire, vis-à-vis de mon plus intime ami. Tu en as fait souvent l'expérience, mon cher M***, et cela m'a valu des reproches de ta part ; mais il n'y a rien à faire, il y a là chez moi quelque chose de foncier. Avec l'habitude que j'ai de méditer sur les choses, et de les relier les unes aux autres, il m'est impossible de ne point tirer de ce détail de caractère des conséquences d'ensemble, et de ne pas apercevoir dans cette méfiance excessive de mes actes, une sorte d'infirmité morale, une débilité de l'énergie vitale, une anémie de la volonté. Je crois que la vie doit être à la fois une espérance et une affirmation. Je n'ai ni l'une ni l'autre. Je crois toujours que je ne réussirai pas ce que je

veux faire et j'ai toujours comme une honte de parler de ce que j'ai fait. Je vois un brave garçon comme M*** (et je l'étudie parfois comme un admirable exemple de ces qualités) : au bout de cinq minutes que je suis avec lui, le voilà qui me dit ingénument qu'il vient de trouver un excellent sujet de pièce, et qui se met à me le raconter tout au long, sans paraître soupçonner une seconde que je puisse m'en ennuyer... Ne crois pas d'ailleurs que je borne ces constatations sur moi-même à l'Art seul, je les élargis, je les fais sur ma vie entière, et, avec l'âge, je me rends compte que mon passé y est contenu, et que mon avenir en découlera.

En résumé, et pour m'expliquer simplement et nettement, je ne puis jamais supposer que ce que je fais, que ce que je dis, que ce que j'écris puisse intéresser les autres — au moins autant que ce qu'ils ont à faire, à dire et à écrire eux-mêmes. En résumé aussi, cela fait que je ne me sens pas heureux, que je ne suis pas heureux, et qu'à certaines heures, j'ai une grande souffrance noire au fond de moi. La vie n'étant qu'une suite de décisions à prendre m'apparaît souvent devoir excéder

mes forces. Pour te donner un exemple, le livre qu'il faudra que je publie dans un temps pas trop éloigné, pour ne pas faire oublier le *Jardin de l'Infante*, me hante comme un cauchemar. Je ne sais pas encore à l'heure qu'il est comment il se fera ; quand j'y songe, la nuit, je ne puis plus fermer l'œil. Des gens diront : ce sont là des façons de grand enfant. C'est vrai, je sens en moi beaucoup de grand enfant. Il m'est impossible de prendre part et de me passionner à ce que les hommes appellent leur vie sérieuse. Tu parles de coteries, il ne faut pas en vouloir aux coteries ; elles sont naturelles, l'homme se groupant pour combattre ; moi je suis un isolé et je porterai la peine de l'être. On me laissera à côté. Toutefois je te l'ai déjà dit dans ces lettres où comme tu me le demandes je ne te parle que de moi, ce n'est point de ces détails que peut me venir beaucoup d'amertume. Que Lorrain ou V*** ne parlent pas de moi, j'en fais remonter la responsabilité plus haut qu'eux et jusqu'à moi-même ; car l'habitude de la pensée m'a fait voir qu'on est soi-même le principal facteur de sa vie. Au reste, cette même habitude m'a familiarisé avec cette grande loi qui mène le monde,

et que j'appelle la Force des choses. Je sais que celle-là rien ne l'arrête, et que les destinées s'accomplissent malgré tout. Si j'ai pu réaliser un peu de beauté, et mettre cette beauté au jour, il faut qu'elle vive, elle ne peut pas ne pas vivre ; je sens cela aussi fortement, que je te disais que je sentais tout à l'heure mon incapacité à pousser ma vie en avant.

Tu parles de cheveux grisonnants, mon pauvre cher ami de l'autrefois, mais les miens aussi grisonnent, et je ne sais pourquoi, mon cœur, au lieu de se dilater vers l'avenir, se contracte parfois douloureusement à me faire pleurer... Tiens, hier, je suis revenu de voyage à la maison. Ma mère n'était pas là, elle est justement à Lille, chez ma sœur. J'ai trouvé l'appartement vide, les meubles couverts, et un grand silence ; et alors j'ai pensé violemment à ce qui m'attend... Songe que ma pauvre vieille mère va avoir soixante-quinze ans... Que ferai-je quand cette figure qui est là près de moi depuis que je suis au monde aura disparu... quand tout cet amour s'enfoncera dans la nuit?... Et alors quand je pense à tout cela, quand je vois à quarante ans aboutir une vie docile et de bonne

volonté et de bon cœur, et riche de dons, à toute cette médiocrité, à ce servage bureaucratique qui dure depuis mes quinze ans et durera toujours, je suis pris d'une irrésistible et silencieuse tristesse ; et il me semble descendre lentement dans des eaux noires... et alors, pour me consoler, comme un malade qu'on remonte avec quelques gouttes d'un puissant élixir, il faut que je pense à ces belles amitiés que la vie m'a données, dont la tienne a été précieuse entre toutes, et il faut que je me dise que cela aussi est un trésor et peut-être le plus beau et le plus rare que puisse apporter la vie ; puis je pense à mon *Jardin de l'Infante*, et songeant que c'est avec toi, oh oui ! bien avec toi ! et souvent pour toi que j'en ai amassé les fleurs, il me vient une grande douceur dans ma tristesse. Je pense que de ces amitiés j'ai pu faire ces vers, et de ces vers faire un souvenir pour ces amitiés ; alors je me plains moins de n'être point autrement que je ne suis, et je me répète le mot de Jésus à Marthe : « Reste ainsi, ta place est la meilleure. »

A toi, mon cher M***, de cœur fraternel,

ALBERT SAMAIN.



II

Jeudi 16 décembre 1897.

Mon cher M***

COMMENT vas-tu? Il y a bien longtemps que tu ne m'as envoyé de tes nouvelles, et comme je sais que tu lis assez couramment là-bas les journaux français, je n'aurais pas été étonné de recevoir quelques mots à l'occasion des bouts d'articles à droite et à gauche où il a été question de moi. Je veux parler, par exemple, du grand et hargneux article de D*** dans *le Temps*, laborieuse tartine de cuistre, piquée çà et là de mots désobligeants ; puis quelques lignes dans le *Journal*, de Marcel Prévost, qui m'ont fait grand plaisir par la façon dont elles étaient amenées ; puis un paragraphe

vraiment très chaud de Coppée, puis une citation de Jean Lorrain, avec un fragment d'*Orgueil*. Il s'est décidé tout de même à parler de moi ; mais il l'a fait tout juste, sans rayonnement, sans cordialité, comme un compte réglé en cinq sec. C'est extraordinaire; devant, tout de même, une œuvre comme la mienne, cette résistance est incompréhensible, et vraiment trop injuste, quand on songe qu'il s'enflamme, et revient à plusieurs reprises, sur B*** ou sur G***. Je te l'ai déjà écrit, de sa part, je ne puis pas m'empêcher d'en être agacé, en me mettant strictement sur le terrain de la Justice et d'une façon presque impersonnelle ; mais je n'ai pas besoin d'ajouter ces derniers mots vis-à-vis de toi, qui me connais, et sais que je n'ai point l'habitude de me plaindre ; mais ici le manque d'équité est trop visible. Heureusement, j'ai été consolé par la belle page de Régnier dans le *Mercure*. Celle-là, tu as dû la lire ; elle m'a rendu très heureux, en me montrant que sans diplomatie, par la seule force du bien, je brisais cette barrière qui me faisait mettre en réserve par tout un clan. Il me semble qu'au *Mercure*, je sens cela, et que les attitudes des jeunes gens hier gourmés dans leur

dédaigneux symbolisme, avec la marée qui se retire, se modifient à mon égard. Oui, je perçois que, sous la lente pression des sympathies extérieures qui vont à moi peu à peu, on me donne la place à laquelle j'ai droit ; et tu me vois sous ce rapport plus satisfait que la dernière fois où je t'ai écrit. De plus, Brunetière vient de me prendre encore tout un ensemble de poèmes que je lui avais adressés, et de les publier en bloc, ce à quoi je ne m'attendais pas. Cette nouvelle publication dans la même année à la *Revue* [1], ne sera pas sans consolider ma situation, et il faut s'en réjouir. Tu me vois donc finir l'année l'âme après tout contente. Quand publierai-je mon prochain livre? Ça, c'est un nuage à l'horizon. Les paperasses à remuer m'effraient, puis il y a un ensemble de petits poèmes néo-antiques, dont l'inspiration est particulièrement chère à mon cœur, que j'aimerais bien publier à part. J'en sens, peut-être est-ce une illusion, la

[1] En faisant allusion aux pièces publiées par la *Revue des Deux Mondes*, le 1er décembre 1897, pièces qui, par la suite, figurèrent dans *Aux Flancs du Vase*. Albert Samain rappelle qu'une autre série de ses poèmes avait paru, dans la même revue, le 15 janvier précédent. Cette première série qui, grâce à la piété des amis du poète, devait prendre place dans ce recueil posthume : *Le Chariot d'Or*, comprenait : *Elégie; Forêts* et *La Peau de Bête*. (N. D. E.)

note pure et réussie. Naturellement je ne dis pas neuve, après André Chénier, mais c'est pourtant directement, et par la similitude d'une âme sensible comme la sienne à la divine grâce de l'Ionie, que je suis retourné là-bas vers les formes simples, les lignes sobres, et les couleurs légères dans la lumière transparente. Je ne sais si tu goûteras bien ces essais ; pour moi ils répondaient à une inclination secrète de ma nature, et je les ai conçus avec une intime allégresse. L'antiquité que je sens n'est point barbare, sinistre et hérissée, comme celle de *Salammbô*, par exemple, ou de Leconte de Lisle ; elle est plutôt mesurée, humaine et souriante, comme celles des Homérides. D'ailleurs, au reste, ce n'est pas l'antiquité, c'est simplement l'esprit de beauté harmonieuse et simple que je sens qu'elle a réalisé, et qui est éternel, comme la limpidité des sources, ou le parfum de la rose.

... As-tu lu, là-bas, *Les Déracinés* de Barrès? Moi, je suis en train. C'est toujours le même tour d'esprit qui exerce sur moi une séduction irrésistible, et cette qualité de pensée, forte et diverse, dont la saveur est unique. Lis cela. Tu reliras, j'en suis sûr, des morceaux de toi-même, de nous-mêmes.

Il y a cette évocation de la vie du Quartier vers 1882-1884 qui, à l'heure qu'il est, prend pour nous des teintes d'une pénétrante mélancolie. Et toute la partie de l'Orientale, d'Astiné-Aravian, est d'un parfum ardent qui te grisera comme moi. Ce qui indispose, c'est cette sécheresse qu'on sent partout, cette férocité parée et qui fait des grâces au miroir ; parfois des manques de tact ; l'esprit s'arrête en route, rate le trait cherché, le dandysme visé tombe dans la fumisterie pénible. Il y a de ces erreurs, particulièrement dans le chapitre de l'assassinat. A-t-il inventé presque tous ses personnages ? Moi, je le reconnais naturellement dans Sturel ; je crois retrouver Guaita (Stanislas de) dans Saint-Phlin ? Pour les autres, je ne vois rien.

Figure-toi que je me suis trouvé, il y a trois semaines, avec Barrès dans des conditions assez singulières. Dans la journée j'avais reçu de Montesquiou, notre fameux Montesquiou d'autrefois, une invitation à l'aller retrouver le soir dans la loge 6, à l'Opéra, pour entendre la troisième des *Maîtres Chanteurs*. Déjà ravi, comme tu penses, quel n'a pas été mon nouveau ravissement quand Montesquiou m'a présenté à Barrès qui était là

dans la loge avec sa femme. L'Opéra, éblouissant de diamants et d'épaules nues ce soir-là, Barrès, les *Maîtres Chanteurs*, Montesquiou, tout cela c'était beaucoup de choses à la fois, et je suis rentré chez moi quelque peu exalté.

Je craignais d'être accablé par les *Maîtres Chanteurs*, mais j'ai parfaitement vu clair dans la partition que je supposais presque inaccessible une première fois. A ce propos, vraiment, ne sens-tu pas que Wagner, entraîné par l'esprit de système, a vraiment trop fait bon marché de la voix humaine. Moi qui en toutes choses essaie de n'écouter — avec une bonne volonté pure et simple — que mon être intime, j'éprouve cela comme une intime certitude. L'intérêt que j'ai pris à l'œuvre, c'est l'orchestre presque uniquement qui me l'a donné. Eh bien, tu diras ce que tu voudras, cette conception est fausse. Tu te rappelles nos vieilles discussions. Voilà ce qui va te rajeunir, et souris avant de t'emballer.

A toi, mon cher M***, de cœur,

ALBERT SAMAIN.



III

Décembre 1897.

Mon cher M***

MERCI de ta bonne lettre, merci aussi de ton portrait...

... Qu'est-ce que c'est que ce travail dont tu me parles et au sujet duquel tu as piqué ma curiosité ? Je ne vois pas, je le constate avec tristesse, quelque chose qui arriverait à me faire travailler. Autrement j'aurais depuis longtemps une vie littéraire large et déblayée. Je te l'ai déjà dit, je porte en moi un germe de méfiance, plutôt un manque de confiance qui paralysera peut-être définitivement mes facultés. C'est là qu'est le mal, c'est cela dont je souffre, et à moins de changements bien imprévus,

ce mal a tout l'air d'être incurable. Et je me pose toujours à moi-même cette énigme d'un être visiblement fait pour l'art, et qui n'éprouve pourtant pas vis-à-vis de cet art les sollicitations du travail, le goût, l'ardeur d'entreprise qui devrait logiquement y correspondre? C'est la volonté, au sens animal du mot, qui fait défaut.

Je te remercie de ta critique sur mes poèmes parus à la *Revue des Deux Mondes :* j'y retrouve toute ton amitié ardente et vigilante. Mais je ne suis pas de ton avis pour mes pièces antiques ; à mon sens, et sans chercher bien entendu à défendre à tout prix ce que j'ai fait, je pense que tu n'as pas bien pénétré le sens de ces poèmes ; tu as semblé y voir de ma part un renoncement à ma race, à mes origines, à tout ce qui fait le vrai fond de mon sang d'homme du Nord ; tu as cru que je déménageais dans l'Hellénisme des professeurs ; nullement, ce qu'il y a de grec dans mes vers n'est qu'apparent ; les noms de mes petits bergers, quelques appellations usuelles, et puis c'est tout. Au fond ce ne sont que des visions où mon âme s'est plu, et qu'à cause de leur jeunesse et de leur limpidité, j'ai situées dans une Ionie idéale. Dans ce

déplacement d'une réalité dans un décor d'archipel bleu et doré, mon imagination trouve une excitation particulière, en tous les cas nullement artificielle, et aussi sincère que celle que pourraient me procurer une fleur respirée ou une femme rencontrée. Et cela ne compromet pas, je le sens, les couches profondes d'où je puis, si l'occasion m'y pousse, tirer mes accents, sanglots, prières ou tristesse. Sois tranquille, je ne répudie point les cathédrales, et ce qui atteindra toujours le plus loin en moi, ce sera l'Angélus, ou les vitres éclairées du village au crépuscule, près d'un calvaire...

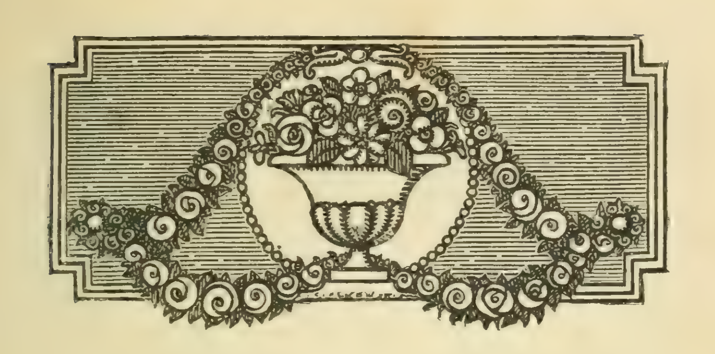
Je t'envoie toute ma vieille amitié.

Albert Samain.





NOTES ET VARIANTES



NOTES ET VARIANTES

L'ÉDITION originale qui a servi à l'établissement du présent texte, a paru en 1898. L'ouvrage forme un volume in-8° de 112 pages, sous couverture grise, cette dernière imprimée en rouge et noir. Un feuillet liminaire, non chiffré, porte l'indication suivante : Du même auteur : *Au Jardin de l'Infante*. En préparation : *Le Chariot d'Or*. Sur la page de titre on lit : ALBERT SAMAIN || Aux Flancs || du Vase || PARIS || ÉDITION DV MERCVRE DE FRANCE, etc., MDCCCXCVIII. Au verso du faux-titre se trouve mentionnée la justification du tirage, soit : 9 ex. sur Japon impérial, 30 ex. sur papier de Hollande et 550 ex. sur alfa, numérotés de

1 à 589. L'achevé d'imprimé porte la date du 22 novembre 1898.

L'édition s'étant rapidement épuisée, il parut en 1902 — deux années, à peine, après la mort de l'auteur — une réimpression du même recueil. Savoir : AUX FLANCS DU VASE, suivi de POLYPHÈME et de POÈMES INACHEVÉS. Paris, *Société du Mercure*, MCMII, in-18 jésus de 188 pages. Bien que cette nouvelle édition offre une leçon conforme à la précédente, elle ne contient pas, cependant (les suivantes point davantage), l'épigraphe de Nikias [1] qui précède les poèmes.

Sur les vingt-cinq pièces qui constituent cet admirable ensemble, treize, on le sait, figurèrent tout d'abord dans la *Revue des Deux Mondes* et le *Mercure de France*, mais, parfois, avec des différences telles, qu'il est permis de considérer ce texte primitif comme la version vraiment originale de l'auteur. Nous avons cru qu'on nous saurait gré de trouver ici les variantes fournies par une lecture attentive de ces différentes publications.

Voici, au préalable, la source bibliographique de notre travail de collationnement : MERCURE DE FRANCE, avril 1895 : *Aux Flancs du Vase*. I. *Mélène* (*Mnasyle*) ; II. *Myrtale et Palémone* [2]. — MERCURE DE FRANCE, avril 1897 : *Aux Flancs du Vase*. I. *Le petit Palémon ;*

1. *Anthologie palatine*, IX, 315.

2. Une troisième pièce, *Retraite*, publiée plus tard, dans le recueil intitulé : *Le Chariot d'Or*, précédait ces deux poèmes dans le fascicule du *Mercure de France*.

II. *Rhodante*; III. *Damœtas et Methymne*; IV. *Les Vierges au Crépuscule* [*Naïs et Lydé*]; V. *Xanthis*. Revue des Deux Mondes, 1er décembre 1897 : *Aux Flancs du Vase*. I. *Le Repas préparé*; II. *Amymone* [*La Tourterelle d'*]; III. *Le Laboureur*; IV. *La Maison du Matin*; V. *Amphise et Melitta*; VI. *La Sagesse* [1].

Page 3. Le Repas préparé. Vers 1 :

Ma fille, *laisse-là ton aiguille et* ta laine...

Variante (*Revue des Deux Mondes*, décembre 1897) :

Ma fille, *lève-toi*; *dépose-là* ta laine...

Page 3, vers 3 :

Avec la nappe neuve aux plis étincelants...

Variante (R. D. D. M.) :

Que recouvre la nappe aux plis étincelants...

Page 3, vers 7 :

Les pêches *que recouvre un velours vierge* encor, ...

Variante (R. D. D. M.) :

Les pêches *qu'un velours fragile couvre* encor, ...

Page 4, vers 7 :

Maintenant, va *puiser* l'eau fraîche dans la cour...

1. Cette série était précédée, dans la *Revue des Deux Mondes*, des trois pièces suivantes : *Soir de printemps*; *Nocturne provincial*; *Idéal*. (Cf. *Le Chariot d'Or*.)

Variante (R. D. D. M.) :

Maintenant va *chercher* l'eau fraîche dans la cour....

Page 25. LE CORTÈGE D'AMPHITRITE. — Dans les brouillons de l'auteur, cette pièce est coupée en strophes (4 + 4 + 3 + 3), selon les règles du sonnet (Cf. Bocquet, *Albert Samain*, Paris, *Mercure de France*, 1905, p. 188).

Page 29. MNASYLE. — Dans le *Mercure de France* (avril 1895), la première version de ce texte porte le titre suivant : MÉLÈNE. Elle ne comporte que dix vers.

Page 29, vers 1 :

Le troupeau *maigre épars aux roches du* rivage...

Variante (M. D. F.) :

Le troupeau, *çà et là semé sur le* rivage...

Page 29, vers 3, 4 et 5 :

Au large la mer luit comme un métal ardent.
Soudain le bouc lascif se dresse, et, titubant,
Sur la chèvre efflanquée à l'échine rugueuse...

Variante (M. D. F.) :

L'heure est chaude ; le bouc qu'agite un sang brûlant,
Se dresse tout à coup, s'avance, en chancelant,
Et sur la chèvre *blanche* à l'échine rugueuse...

Page 29, vers 7, 8 et 9 :

Et *Mnasyle*, l'éphèbe en fleur de Scyoné,
Aussi beau qu'une vierge, et d'iris couronné,
De ses longs yeux d'or noir le regarde étonné ;...

Variante (M. D. F.) :

> Et *Mélène*, l'éphèbe en fleur de Scyoné,
> De ses longs yeux d'or noir le regarde, étonné,
> Et, pris de langueur vague en l'exil de la grève...

Page 37. AMPHISE ET MELITTA. — (*Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1897.) Quelques variantes de ponctuation insignifiantes.

Page 45. XANTHIS. — (*Mercure de France*, avril 1897.) Même remarque que pour la pièce précédente.

Page 45, vers 2 :

> Une vapeur légère *aux flancs* de la colline...

Variante (M. D. F.) :

> Une vapeur légère *au bas* de la colline...

Page 50. LE PETIT PALÉMON. — Vers 7 et 8 :

> Son front tout en sueur où collent *ses* cheveux ;
> Et l'orgueil *maternel* illumine ses yeux.

Variante (*Mercure de France*, avril 1897) :

> Son front tout en sueur où collent *des* cheveux ;
> El l'orgueil *de la mère* illumine ses yeux.

Page 57. RHODANTE. — Vers 2 :

> Au fond de l'antre *empli d*'un clair murmure d'eaux....

Variante (*Mercure de France*, avril 1897) :

> Au fond de l'antre *où jase* un clair murmure d'eaux,...

Page 57, vers 5 et 6 :

Rhodante est *fine et chaude* avec des *flancs* légers :
Le fruit *brun* de son corps fait languir les bergers...

Variante (M. D. F.) :

Rhodante est *brune et souple* avec des *seins* légers ;
Le fruit *mûr* de son corps fait languir les bergers...

Page 58, vers 1 à 4 :

Et ses petits seins d'ambre ont des bouts violets...
Oh ! ses lourds cheveux noirs et ses rougesœillets !
Un rayon d'or tombé dans *l'ombreuse* retraite
A glissé dans sa chair une langueur secrète.

Variante (M. D. F.) :

Et de sa peau dorée et mate aux replis bruns,
Et de ses cheveux lourds montent d'âcres parfums.
Mais un rayon glissant dans *l'obscure* retraite
Insinue en sa chair une langueur secrète...

Page 58, vers 9 à 12 :

Par l'attente d'un dieu ses traits semblent frappés;
Elle arrache de l'herbe avec ses doigts crispés
Et soudain se soulève à demi, pâle et sombre...
Et les yeux d'or du faune ont pétillé dans l'ombre.

Variante (M. D. F.) :

Tout entière livrée à la fureur du dieu,
Ses doigts crispés sur l'herbe et ses lèvres en feu,
Racontent les ardeurs que ses beaux flancs recèlent;
Et ses yeux, à travers ses cheveux étincellent.

Page 61. Le Laboureur. — (*Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1897.) Quelques variantes de ponctuation.

Page 65. Les Vierges au Crépuscule. — Dans le *Mercure de France* (avril 1897), ces vers portent pour titre : Naïs et Lydé.

Page 69. Myrtil et Palémone. — Dans le *Mercure de France* (avril 1895), cette pièce est intitulée : Myrtale et Palémone.

Page 69, vers 1 :

> *Myrtil* et Palémone, enfants chers aux bergers...

Variante (M. D. F.) :

> *Myrtale* et Palémone, enfants chers aux bergers...

Page 69, vers 5 et 6 :

> Or *Myrtil* a vaincu Palémone en ses jeux :
> Comme *il l'étreint, rieuse*, entre ses bras fougueux....

Variante (M. D. F.) :

> Or *Myrtale* a vaincu Palémone en ses jeux :
> Comme *elle se débat*, *folle*, en ses bras fougueux,...

Page 70, vers 1 :

> Et la double rondeur *naissante* des seins nus...

Variante (M. D. F.) :

> Et la double rondeur *gracile* des seins nus...

Page 83. La Tourterelle d'Amymone. — Dans le fascicule de la *Revue des Deux Mondes* (1er décembre 1897), où elle parut tout d'abord, cette pièce porte ce titre : Amymone.

Page 83, vers 5 et 6 :

Même elle veut *encor* que son bec moins farouche
Cueille les grains posés sur le bord de sa bouche,...

Variante (R. D. D. M.) :

Même elle veut *aussi*, que son bec mions farouche
Pique les grains posés sur le bord de sa bouche...

Page 88. DAMOETAS ET METHYMNE. — Vers 5 et 6 :

Quelle *identique* loi, passant l'art des orfèvres,...
A découpé *le lys* et ciselé les lèvres ;

Variante (*Mercure de France*, avril 1897) :

Quelle *adorable* loi, passant l'art des orfèvres,...
A découpé *les lis* et ciselé les lèvres ;

Page 95. LA MAISON DU MATIN, vers 3 :

Derrière un *pâle* écran de *frêle* mousseline...

Variante (*Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1897) :

Derrière un *frêle* écran de *pâle* mousseline...

Page 95, vers 5, 6 et 7 :

Et, du haut des rochers redoutés du marin,
Tout l'espace frissonne au vent frais du matin.
Lyda, debout au seuil *que la* vigne décore...

Variante (R. D. D. M.) :

Tout l'espace frissonne au vent frais du matin.
Sur le haut des rochers, redoutés du marin,
Nysa, debout au seuil *qu'une* vigne décore...

Page 96, vers 9 :

En vain *Lyda* les gronde : enivrés du ciel clair...

Variante (R. D. D. M.) :

En vain *Nyza* les gronde, enivrés du ciel clair...

Page 103. La Sagesse. — Vers 3 :

Assis près de Clydès le pâtre sur la mousse...

Variante (*Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1897) :

Avec Clydès le pâtre *étendu* sur la mousse...

Page 107. Appendice. — Indépendamment des quatre poèmes extraits du *Chariot d'Or*, on trouvera, dans l'œuvre d'Albert Samain, deux autres pièces, deux fragments plutôt, du même genre, qui, achevés auraient pu prendre place dans une version nouvelle de : *Aux Flancs du Vase*. Voyez dans l'édition posthume de ce recueil (Paris, 1902, pp. 155-160 [1]), parmi les *Poèmes inachevés*, une pièce sans titre, de huit strophes, débutant par ces vers :

Je rêve d'une île ancienne,
D'une île grecque au nom d'or pur,
Ouverte — rose — sur l'azur
De quelque mer Ionienne...

et une autre, plus courte, intitulée : *Améthyste*, commençant de la sorte :

L'ombre noyait les bois. C'était un soir antique...

Page 115. Néère. — Voici la première version de

1. Ces deux pièces occupent les pages 167 à 171, dans les réimpressions de ce livre.

cette pièce. Nous la donnons d'après un texte autographe, actuellement en notre possession :

NAÏS ET LE SATYRE

A l'heure où la forêt s'éveille à la lumière,
Naïs, [assise au bord de l'onde coutumière,] [1]
Du bout de son pied blanc par un jeu machinal
Brouille, frileuse encor, le miroir de cristal.
Son rire sonne clair dans le vent matinal [2].
Le Satyre l'entend... Dans les branches feuillues
Il dresse tout à coup ses oreilles aiguës.
Et rampant dans les joncs, par la proie attiré,
Tend à Naïs surprise un beau gâteau doré,
Et l'enfant que sa grâce innocente décore,
Ignorante des mois, dans sa chair pure encore,
Prend le gâteau de miel du Satyre rusé
Qui prolonge en échange un étrange baiser.

Page 115. Soir païen (*Mercure de France*, décembre 1895). — On sait que cette pièce a été insérée par les amis du poète dans le recueil posthume intitulé *Le Chariot d'Or* (Cf. *Les Roses de la Coupe*, p. 77).

Page 124, vers 5 :

Et Diane *au croissant clair, ce soir en rêverie,...*

Variante (M. D. F.) :

Et Diane, *sur la mer, semant ses pierreries,...*

1. Le texte porte : *Naïde nue et prête* à l'onde coutumière...

2. Variante :

Naïs assise au bord de l'onde coutumière,
Frileuse encor, du bout de son pied machinal,
S'amuse à chiffonner le miroir de cristal,
Et son rire d'argent sonne au vent matinal.

Ad. B.



ADDENDA

AUX

NOTES ET VARIANTES

Le texte du présent ouvrage était imprimé, lorsque nous nous sommes aperçu qu'une source précieuse de variantes avait échappé à nos recherches. Nous voulons parler d'un fascicule de la REVUE DES DEUX MONDES, du 1[er] août 1898, contenant dix pièces d'Albert Samain. Savoir : I. *Le Boucher*; II. *Axilis au ruisseau*; III. *La Bulle*; IV. *Le Sommeil de Canope*; V. *Le Marché*; VI. *Hermione et les Bergers*; VII. *Les Constellations*; VIII. *Nyza chante*; IX. *Pannyre aux talons d'or*; X. *Le Bonheur*. Ces dix poèmes portent au nombre de vingt-trois, — au lieu de 13, mentionnées à la page 148 — les pièces publiées primitivement dans les périodiques.

Voici les différences de texte que nous y avons observées :

Page 7. LE BOUCHER. — Vers 6 :

> *Déjà chassés vingt fois* par la rude fermière...

Variante :

> *Chassés vingt fois déjà* par la rude fermière...

Page 11. AXILIS AU RUISSEAU. — Vers 1 :

> Axilis allongé *sur* l'herbe de la rive...

Variante :

> Axilis, allongé *dans* l'herbe de la rive...

Page 11, vers 6 :

Des doigts vagues qu'un même accord toujours ramène...

Variante :

Ses doigts vagues qu'un même accord toujours ramène...

Page 12, vers 5 à 8 :

Il boit l'haleine en fleur de la saison nouvelle...
(*Ces quatre vers manquent dans le texte de la Revue.*)

Page 12, vers 12 et 14 :

Mille insectes fiévreux qu'un *soir* fera mourir...
Le ciel est de cristal... Et *voici* qu'il lui semble...

Variantes :

Mille insectes fiévreux qu'un *jour* fera mourir...
Le ciel est de cristal... Et *soudain* il lui semble...

Page 15. La Bulle. — Vers 8 :

Et s'arrondit enfin *en* un globe éclatant...

Variante :

Et s'arrondit enfin *comme* un globe éclatant...

Page 16, vers 3 :

Et reflète aux parois de son *mince* cristal...

Variante :

Et reflète aux parois de son *frêle* cristal...

Page 19. Le Sommeil de Canope. — Vers 7 :

Et lasse, à son épaule a laissé doucement...

Variante :

Lasse et sur son épaule a laissé doucement...

Page 20, vers 6 :

Ce soir, se fait plus doux de passer sur les roses.

Variante :

Se fait, ce soir, plus doux de passer sur les roses.

Page 20, vers 8, 10, 11 et 12 :

Nocturne, l'infinie et calme profondeur...
Et la mer murmurante et *cet* enfant qui semble,
Avec son cou *sur lui* renversé sans effort,
Comme morte d'amour parmi ses cheveux d'or...

Variantes :

Des souffles, l'infinie et calme profondeur...
Et la mer murmurante et *cette* enfant qui semble,
Avec son cou *léger* renversé sans effort,
Une morte d'amour parmi ses cheveux d'or...

Page 20, vers 14-15 :

Semble élargir jusqu'aux étoiles sa tendresse !
Frémissant il se penche, et contemple *un long temps*...

Variantes :

Envahit tout son cœur élargi de tendresse.
Frémissant il se penche, et contemple *longtemps*...

Page 20, vers 17 :

Et la bouche de rose où luit l'émail des dents...
(*Ce vers manque dans le texte de la Revue.*)

Page 20, vers 18-19 :

Et le beau sein qu'un rythme *égal et lent* soulève...
Des *feuillages au loin* bruissent... La nuit rêve...

Variantes :

Et le beau sein qu'un rythme *harmonieux* soulève...
Des feuilles *alentour* bruissent... La nuit rêve...

Page 21, vers 2 à 5 :

Car *il le sent, jamais*, jamais plus dans sa vie,
Il ne retrouvera l'adorable accalmie,
La nuit et le silence, et cette mer amie,
Et ce baiser, dans l'ombre, à Canope endormie.

Variantes :

Car rien n'égalera jamais plus dans sa vie,
Cette nuit émouvante, et cette mer amie,
Ce silence, et parmi la divine accalmie,
Ce baiser *pur*, dans l'ombre, à Canope endormie.

Page 33. Le Marché. — Vers 1 et 2 :

Sur la petite place *au lever* de l'aurore,
Le marché rit, joyeux, *bruyant,* multicolore...

Variantes :

Sur la petite place, *aux lueurs* de l'aurore,
Le marché rit, joyeux, *vivant*, multicolore...

Page 33, vers 4 :

Ses *fromages*, ses fruits, son miel, ses paniers d'œufs...

Variante :

Ses *volailles*, ses fruits, son miel, ses paniers d'œufs...

Page 33, vers 7 :

Mylène, sa petite Alidé par la main...

Variante :

Eglone, sa petite Alidé par la main...

Page 34, vers 8 et 9 :

Et le pavé, *jonché partout* de verts débris.
Mylène a fait son choix de fruits et de légumes...

Variantes :

Et le pavé *glissant, jonché* de verts débris.
Eglone a fait son choix de fruits et de légumes...

Page 34, vers 12 :

La mère donne enfin son panier à porter...

Variante :

Sa mère donne enfin son panier à porter.

Page 53. HERMIONE ET LES BERGERS. — Vers 3 :

Et chacun à son tour *que la lutte* stimule,...

Variante :

Et chacun à son tour *qu'un même espoir* stimule,...

Page 54, vers 2 à 4 :

Et toujours dans ses bras elle *porte* un agneau.
La nuit tombe... *A cette heure*, abandonnant la lutte.
Le hautbois *lentement* se marie à la flûte.

Variantes :

Et toujours dans ses bras elle *serre* un agneau.
La nuit tombe... *Dans l'ombre,* abandonnant la lutte,
Le hautbois *maintenant* se marie à la flûte...

Page 54, vers 10-14 :

Sent comme un poids *trop lourd* briser son cœur d'enfant.
Un mystère autour d'elle a transformé les choses,
Doux comme un flot de lune *en été* sur des roses.
Immobile, le sein gonflé d'un long soupir.
Jusqu'au fond de *son être* elle se sent mourir.

Variantes :

Sent comme un poids *d'amour* briser son cœur d'enfant.
Suave comme un flot de lune sur des roses.
Un mystère autour d'elle a transformé les choses.
Frémissante, le sein gonflé d'un long soupir,
Jusqu'au fond de *sa chair* elle se sent mourir,...

Page 73. Les Constellations. — Vers 2 :

Regarde, *à l'orient*, de ses beaux yeux rêveurs...

Variante :

Regarde *gravement* de ses beaux yeux rêveurs...

Page 73, vers 5 :

Mélanthe les indique et, le doigt vers les cieux,...

Variante :

Hermase les indique et, le doigt vers les cieux,...

Page 73, vers 8, et 74, vers 1 et 2 :

Andromède *et* la Lyre, et la Vierge et le Cygne.
Et le grand Chariot qui brille éblouissant,
Et, seul, n'a point de part aux bains de l'Océan.

Variantes :

Andromède, la Lyre, et la Vierge et le Cygne.
Arcture et la Grande Ourse au char éblouissant,...

(*Le deuxième vers de la page 74 manque dans le texte.*)

Page 74, vers 9 :

Enivrés *de* la nuit transparente et sublime,...

Variante :

Enivrés *par* la nuit transparente et sublime,...

Page 77. NYZA CHANTE. — Vers 3 et 4 :

Elyone au long col, Lydie aux seins naissants ;
Nyza dont la voix triste a *de si purs* accents ;...

Variantes :

Alcyone[1] au long col, Lydie aux seins naissants ;
Nyza dont la voix triste à *d'étranges* accents ;...

Page 78, vers 8 et 9 :

Il baise avec *lenteur* l'enfant sur *ses* cheveux.
Entre *ses sœurs*, Nyza de son père est chérie ;...

Variantes :

Il baise avec *amour* l'enfant sur *les* cheveux.
Entre *toutes*, Nyza de son père est chérie :...

Page 91. PANNYRE AUX TALONS D'OR. — Vers 8 :

Qui *s'élargit*, ondule, et se gonfle et se creuse,...

Variante :

Qui *s'amplifie*, ondule, et se gonfle et se creuse,...

Page 92, vers 1, 3 et 4 :

Et se déploie enfin en *large* tourbillon...
Tous se taisent ; les yeux la suivent en extase.
Peu à peu la fureur de la danse l'embrase.

Variantes :

Et se déploie enfin en *un grand* tourbillon...
Les yeux émerveillés la suivent en extase.
Par degrés, la fureur de la danse l'embrase.

Page 99. LE BONHEUR. — Vers 2 et 7 :

Eglé... ; lisez : *Lydé*.

1. La même variante de nom se retrouve au vers 21, de la p. 78.

Page 100, vers 1 et 2 :

Le feu brille dans l'âtre : *et la* flamme, au passage.
D'un joyeux reflet rose *éclaire* son visage,...

Variantes :

Le feu brille dans l'âtre ; *une* flamme au passage,
Parfois d'un reflet rose *inonde* son visage,...

Page 100, vers 6 :

Une goutte de lait tremblante *encore aux* lèvres...

Variante :

Une goutte de lait tremblante *au coin des* lèvres...

Page 100, vers 8 :

Le *contemple*, étendu, tout nu, sur ses genoux....

Variante :

Le *regarde*, étendu tout nu sur ses genoux,...

Page 100, vers 12 :

Le père au large front, *qui vit parmi les* dieux,...

Variante :

Le père au large front, *dont l'âme est près des dieux*....

ERRATA. — Page 38, vers 6 : Son front *pâle*... Variante (R. D. D. M.) : Son front *lourd*... Page 61, vers 5 : Sur *la* charrue... Variante (R. D. D. M.) : Sur *sa* charrue...



TABLE



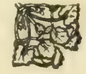
TABLE

APPENDICE



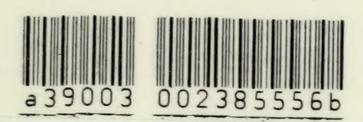


CE LIVRE, LE CINQUANTE-SEPTIÈME DE LA COLLECTION DES MAITRES DU LIVRE, A ÉTÉ ÉTABLI PAR AD. VAN BEVER. TIRÉ A MILLE SIX CENTS EXEMPLAIRES ; SOIT : 50 EX. SUR VIEUX JAPON (DONT 5 HORS COMMERCE), NUMÉROTÉS DE 1 A 45 ET DE 46 A 50 ; ET 1550 EX. SUR PAPIER DES MANUFACTURES DE RIVES (DONT 50 HORS COMMERCE), NUMÉROTÉS DE 51 A 1550 ET DE 1551 A 1600, LE PRÉSENT OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR HÉRISSEY, A ÉVREUX, LE 12 MAI MCMXIX. LES EN-TÊTES ET ORNEMENTS DÉCORATIFS ONT ÉTÉ DESSINÉS PAR MADAME M. VAN BEVER, CIOLKOWSKI, P.-E. VIBERT, LOUIS JOU ET GRAVÉS SUR BOIS PAR C. MAYLANDER, P.-E. VIBERT ET L. JOU.








a39003 002385556b

